

TRADUIRE OU RÉIMAGINER CAVAFY ?

par Maria ORPHANIDOU-FRÉRIS
(Université de Thessalonique)

Le titre de mon travail, composé de deux notions, “traduire ou réimaginer”, définit d’une manière claire le champ de ma recherche. Il aborde le problème crucial de la fidélité de la traduction littéraire et de sa relation avec le phénomène de la réception. C’est pourquoi très brièvement, je me contenterai, en premier lieu, de développer la notion de fidélité traductive, et ensuite, d’expliquer la notion de réimagination. Puis, j’essaierai d’appliquer ce contexte théorique à la traduction des poèmes de Cavafy effectuée par Marguerite Yourcenar, avec le concours de Constantin Th. Dimaras, puisque ses connaissances de grec moderne ne lui permettaient pas de mener à bout, toute seule, une telle entreprise.

Sur ce point il faut prendre en considération la difficulté de la langue cavafienne, une langue millénaire, dotée de multiples niveaux d’expression, enrichie grâce à ses contacts avec d’autres facteurs civilisateurs de la région, non seulement sur l’aspect lexical, mais aussi morphologique, syntaxique, stylistique, avec des incidences phoniques, rythmiques, symboliques, la transformant en un clavier linguistique difficile à manier. C’est pourquoi Marguerite Yourcenar, note :

Cavafy appartient par toutes ses fibres à cette civilisation de la KOINH, de la langue vulgaire, à cette immense Grèce extérieure due à la diffusion plutôt qu’à la conquête, patiemment formée et reformée au cours des siècles, dont l’influence s’attarde encore dans le Levant moderne des armateurs et des marchands¹.

Partant du principe que la traduction, quelle qu’elle soit, nous donne, dans la plupart des cas, une notion partielle du texte-source, la traduction ne peut être définie uniquement en termes de communication, de transmission de messages. Elle n’est pas non plus

¹ *Présentation critique de Constantin Cavafy*, suivie d’une traduction des *Poèmes*, par Marguerite YOURCENAR et Constantin DIMARAS, Paris, Gallimard, coll. “Poésie”, 1991, p. 19.

une activité purement littéraire, voire esthétique, même si elle est intimement liée à la pratique littéraire d'un espace culturel donné. Traduire, c'est bien sûr écrire, transmettre de l'information. Mais cette écriture et cette transmission ne prennent leur vrai sens qu'à partir de la visée communicative qui les régit. En ce sens, la traduction est plus proche de la science que de l'art.

Cette conception scientifique positive de la traduction pose, d'une part, deux questions : premièrement, la tendance à être un savoir professionnel, qui tend à détourner la traduction de sa pure visée, de son activité littéraire, et deuxièmement, la perspective d'être fidèle au texte-source, enlèvent à la traduction son essence à devenir une ouverture d'esprit, un outil de dialogue, un métissage d'images, un décentrement d'idées². D'autre part, accorder à la traduction la liberté totale d'appliquer au texte-source toutes les qualités et possibilités ethnocentriques de la langue-cible³, conduit à opérer une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère, puisqu'on vise à rendre au contexte de la langue-cible une autre image que celle de la langue-source.

Devant cette situation ambivalente, la constatation de George Steiner, "il faut admettre que depuis Babel quatre-vingt-dix pour cent des traductions sont fautives et qu'il en restera ainsi"⁴ semble être toujours valable. Mais la question est de savoir le degré de l'erreur. Et pour un texte littéraire, et plus spécialement pour la poésie, la question se réduit à connaître le degré de l'imagination du traducteur à rendre, à "nationaliser" le texte-source en texte-cible. Tout texte, certes, est en soi "intraduisible"⁵, au sens qu'aucune langue ne possède les termes exacts correspondants. Mais au niveau d'une œuvre, voire d'un contexte, la question ne repose plus sur la correspondance des équivalences des termes mais sur l'équivalence de la notion du texte-source. Même si le traducteur d'un texte littéraire parvient à dépasser le problème de la multiplicité de termes

² Il faut noter ici que Valéry LARBAUD, un des pionniers de notre époque, aussi bien de la théorie que de la pratique de la traduction littéraire, soutient que la traduction d'un texte se définit par une exigence d'exactitude : "avant et par-dessus tout l'exactitude", écrit-il, dans *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Paris, Gallimard, 1946, p. 102.

³ Valéry LARBAUD, s'opposant à cette conception ethnocentrique, soutient que "les protestations des puristes sont souvent entachées de préjugé national, de ce nationalisme étroit qui est plus dangereux pour l'essentiel de la culture que la plus rustique et la plus farouche ignorance", *op. cit.*, p. 177-178.

⁴ Cité par Efim ERKIND, *Un art en crise. Essai de poésie de la traduction poétique*, Paris, éd. Rencontre, 1982, p. 365.

⁵ Voir à ce propos la position de Georges MOUNIN, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1967, p. 65-66.